

Extrait du livre

# Le jugement dernier

Luc Dellisse

Cet ouvrage a été publié par  
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)



Luc Dellisse

LE JUGEMENT DERNIER

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

## LES IMPRESSIONS NOUVELLES

« TRAVERSES »  
Littératures d'aujourd'hui

Récits, romans ou nouvelles, les livres de la collection « Traverses » poursuivent résolument l'exploration des chemins les moins balisés. Les Impressions Nouvelles parient ainsi sur un renouveau qui est à la base de leur projet éditorial. Mais ce renouveau est moins une question d'innovation à tout prix que de qualité littéraire, et celle-ci est à réinventer sans cesse.

Couverture :  
© Marie-Françoise Plissart, Chicago  
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2007.  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

« Et j'ai vu un ange qui proclamait à haute voix : qui est digne d'ouvrir le rouleau et d'en défaire les sceaux ? »

Jean, *Apocalypse*, 5 : 2



Pour Jan Baetens, qui en a été le premier lecteur,  
cette histoire si loin de lui, et si proche.



# 1.

Maintenant que la partie est finie, je pense parfois que ce serait intéressant de dire la vérité.

D'avouer le secret que j'ai masqué jusqu'au bout sous le sérieux de mon apparence. Un secret que savent, par expérience directe, quelques centaines de personnes disséminées dans deux ou trois pays. Que tous les autres ignorent.

Les autres, le reste du monde, ça ne constitue évidemment pas des foules. Je ne suis pas très sociable. Mais j'ai toujours été étonné de voir comme aux yeux de mes proches, j'étais lisse et insoupçonné. C'était des hommes, bien sûr, des mâles, des dupes parfaites. Des amis qui connaissaient ma fièvre de lecture et d'écriture, qui m'avaient vu fonctionner en public ou dans quelques lieux plus intimes et qui ne croyaient pas qu'avec mon froid visage et mes façons penchées de chèvre qui broute, je puisse servir d'autres dieux que la littérature.

Il faut dire que la plupart des hommes manquent d'imagination ; mais aussi je suis affligé d'un corps tellement maladroit qu'on est déjà surpris que je

parviens à marcher et à parler ; imaginer en plus que j'ai une vie intime demanderait un effort surhumain.

Parfois j'avais des jouissances de dissimulation en pensant que depuis des années, à l'insu du monde, j'étais un agent double. Ceux qui ne connaissaient de moi que l'écorce ne pouvaient pas soupçonner que tous mes gestes, tous mes voyages, tous mes travaux, tous mes textes, tous mes emplois, toutes mes pensées, tout le long effort joyeux de mes journées, étaient sous-tendus par un secret sans fin.

Je n'ai jamais pris beaucoup de peine à le cacher, ce secret, et avec un peu d'observation ou de psychologie, il aurait sauté aux yeux ; mais croyez-moi sur parole : personne n'est psychologue.

La vérité était pourtant lisible noir sur blanc.

Il y avait place dans ma vie, non pour une passion unique, mais pour deux passions en même temps. Au grand jour et à l'insu de tous, j'ai mené les deux de front. Ecrire, qui m'a apporté l'obscurité nécessaire, qui m'a permis de n'être personne et d'aller dans des villes inconnues pour rencontrer les inconnus. Et puis, traquer quelque chose d'obsédant qui finissait toujours par venir.

Souvent, je jouais avec le feu, j'attaquais à contretemps. Par mille signes je me trahissais. Il m'est arrivé de passer à l'acte devant le mari, l'amant, les frères, les vigiles, sans que rien ne transpire. Personne

ne vous croit capable d'une chose pareille, surtout personne ne m'en croyait capable ; sorti des choses de l'esprit j'ai l'air d'une cloche. Je ne sais ni conduire une voiture, ni réparer une fuite, ni voir la différence entre deux joueurs de football. Ma place à l'évidence était dans un de ces ateliers protégés qu'on appelle une bibliothèque.

Il m'est arrivé dans mes livres et mes articles de faire allusion au secret. Je racontais des aventures, sans y toucher. Sécurité parfaite. On n'est jamais lu. En tout cas, pas dans le texte. Personne n'a deviné l'indisable. Ni vu ni connu.

## 2.

À présent, on a compris de quoi je parle, enfin de qui. On a compris par qui j'étais possédé.

Les tentantes, les possibles, les faciles, les hostiles, les lointaines, les faites pour, les rapides, les trop tôt, les trop tard, les promises, les perdues, les indispensables sinon on sera malheureux, les vraiment belles : je ne voyais qu'elles du matin au soir. Elles étaient les envahisseuses. Inoffensives sauf pour moi. Elles étaient mêlées à la vie courante, elles exerçaient des métiers, elles prenaient le métro, elles faisaient des emplettes. Pourtant je savais bien qu'elles n'étaient pas originaires de la planète Terre. Leurs fins n'étaient pas nos fins. Tout ce qu'elles faisaient, tout ce qu'elles disaient était une couverture, un montage. Déguisées en humains ordinaires, elles répandaient leurs charmes, jetaient des sorts. Elles avaient le pouvoir de rendre fous ceux qui voyaient l'invisible. J'étais fou d'elles, fou de toutes, en effet.

Ma chance ou mon malheur était de n'être jamais fatigué. Ni blasé du reste. Repérer une envahisseuse, la suivre chez elle, la déshabiller pour vérifier mes

souçons, ne me semblait pas une moins merveilleuse mission au bout de vingt ans qu'au début de ma carrière. Il y avait toujours des doutes, même parfois des revers. Il m'arrivait de me tromper malgré toute ma science, et de me retrouver au lit avec quelqu'un qui ne me plaisait pas. Il m'arrivait de ne pas bander, malgré toute sa science à elle. J'ai eu ma part de fiascos. Je me rattrapais sur la quantité.

J'aimais surtout l'approche de la jouissance. Dans les romans moraux on lit que les meilleurs moments sexuels sont avant ou après. Pour moi c'était le sentiment aigu du plaisir qui monte, l'effort désespéré pour contrôler la foudre et pour me voir de l'extérieur, à quatre pattes, coulissant dans l'orifice serré d'un beau corps tendu. Puis, perdu : l'orgasme, comme le fracas de la mer.

Parfois quand même la frivolité de tout ça me frappait.

Certains soirs je me disais que ce serait bien de finir. J'avais eu dans ce domaine tout ce qu'on peut rêver d'avoir. Trente ans d'activité, à mettons deux, non, trois rencontres par mois, ça faisait mille. Un beau chiffre de chair et de sang. Poursuivre mes opérations ne pouvait plus produire que des redites. Il était sans doute temps de rentrer en moi-même, de me ranger.

Ce ne serait pas si difficile, le moment venu. Dans mon genre j'étais assez chaste, sinon de mœurs, du moins de raison. Je n'ai jamais attaché de grande importance aux ruses et à l'énergie qu'il faut déployer pour faire couler son sperme avec le secours d'une jolie complice. Je n'ai jamais pu me persuader qu'il y avait un rapport quelconque entre l'activité sexuelle et l'amour. Mon plus grand crime, mon péché chronique, commis non pas une fois mais mille, a été d'oublier les femmes avec qui je venais de partager un moment d'intensité, à la seconde même où je quittais la chambre.

J'aurais voulu conclure un pacte avec chacune d'elles : que seul l'amour comptait, que nous n'avions pas eu la chance qu'il s'installe entre nous, et que le mieux était de ne se faire aucune illusion sur ce qui pousse deux êtres délicats à se rouler l'un sur l'autre avec des baisers et des heurts ; certainement pas le bon sens. Je m'abstenais prudemment de communiquer ce point de vue, ayant vu à vingt ans l'effet qu'il produisait sur mes partenaires, même les militantes trotskistes, les étudiantes en médecine et les hôtesses de l'air, que pourtant la vie et ses trous d'air auraient dû rendre lucides à ce sujet. J'en ai conclu que l'idéologie protestante recrute partout. J'ai protégé mes yeux de leur fureur. J'ai survécu.

### 3.

Oui, on peut formuler les choses ainsi : j'étais obsédé par *cela*.

*Cela* qui n'est rien du tout, qu'on fait et qu'on fuit, qui secoue un peu de cendre au-dessus de ses papiers et de ses rêves, *cela* peut expliquer rétrospectivement la plupart de mes actes. Il ne faut pas y accorder plus d'attention qu'à la ruine ou à la fumée. Quand on rentre dans sa chambre, avec sur soi l'odeur de quelqu'un d'autre, il est si simple de se mettre au garde-à-vous sous la douche et d'oublier tout. *Cela* est une courte fête païenne. Très éloignée du divin.

J'ai pourtant aimé *cela* d'une passion supérieure à toutes mes autres passions. C'était mon fil d'Ariane, ma façon d'être sur terre. Je n'étais pas tenté de guérir d'une névrose si douce. Sans elle je ne me serais pas mêlé aux entreprises humaines. Je n'aurais pénétré dans les alvéoles du monde que par effraction : la lecture, le cambriolage. Je n'aurais peut-être jamais quitté ma ville natale, horreur. Grâce à *cela*, j'ai réussi à être un terrien quand même. J'ai cherché, travaillé,

négocié. *Cela* m'a gonflé à bloc. Je me suis senti investi d'une énergie sans fin.

Les trois pays où j'ai le plus vécu, la France, la Belgique et la Suisse, sont très mal faits pour l'énergie. Ce ne sont pas de vrais pays latins. Il y paraît incompréhensible qu'on puisse consacrer tout son temps à écrire, et tout son temps à voyager, et tout son temps à parler avec des amis de rencontre, et tout son temps quand même à faire l'amour. Il faut choisir, disent-ils. Je ne choisissais pas. J'étais la sagesse même. Chaque nuit je rentrais chez moi, brûlé par la bataille, et dormais comme une pierre dans mon lit.

J'avais remarqué qu'en voyage les choses se remettaient en place d'elles-mêmes. De l'autre côté des frontières, je commençais à me ressembler. Les yeux étrangers percevaient ma forme véridique : sensuel et studieux. Les Bulgares surtout : ils en ont vu d'autres. Ils ne s'étonnent pas qu'en sortant d'un poème ou d'un commentaire de la Vulgate, on aborde aux bras parfumés. Déjà les Romains de l'Empire connaissaient l'attelage du travail et de la volupté.

Quand je racontais mes semaines officielles à une âme simple de mes amis, l'ami s'écriait : *Mais tu n'as jamais une minute à toi !* En réalité j'en avais quelques centaines, soigneusement thésaurisées par la méthode champenoise. Vous ne connaissez pas la méthode champenoise pour thésauriser le temps ?

C'est un comprimé de gaz rajouté au temps même. Tout ce que je racontais, de mes journées bourrées à bloc, de mes sauts de puce d'un écran à l'autre, d'une ville à l'autre, je l'avais fait, je n'inventais rien. Mais il y avait les jointures. J'étais maître des décimales. De deux ou trois pauses, à peine suffisante chacune pour prendre un café debout dans un bar, je faisais une histoire complète. Il est vrai que ne conduisant pas, j'utilisais à plein régime les taxis, jamais une seconde de perdue à la recherche d'un parking ou d'une pompe à essence. Je récupérais ainsi une demi-heure pour Isabelle, cinquante minutes pour Wendy, qui était lente à venir, et deux heures pleines pour Marie que je n'avais pas encore perdue avec mes conneries.

Je montais dans la chambre glacée de la rue de Londres, et le monde s'escamotait. J'étais pris en main. Mes ruses avec le temps aboutissaient à un seul corps.

## 4.

Je créais rarement les occasions : l'événement les créait pour moi.

Si j'emménageais dans un appartement, la voisine de palier avait un beau visage et venait de se faire quitter par son petit ami. Si je trouvais pour mes étranges livres un nouvel éditeur, il arrivait très en retard au rendez-vous et j'étais contraint de l'attendre dans son bureau en compagnie de sa jeune et timide secrétaire. Si je prenais le train, la place en face de moi était occupée par une jeune mère qui dégrafait son corsage pour allaiter son enfant.

Quand j'allais faire mes courses dans une grande surface, des ménagères, rendues maladroitement par l'excès de leur beauté, renversaient un échafaudage de paquets de lentilles ou de boîtes de sardines et je les aidais à reconstruire la pyramide perdue, les yeux dans les yeux. Dans les ascenseurs trop rapides, la claustrophobie faisait perdre la tête à une executive woman, qui déboutonnait son étroit tailleur Girbaud pour respirer. Dans les bus, un cahot prévisible faisait

chanceler une touriste étrangère, je la rattrapais au vol. Je suis plus rapide qu'on ne croit généralement.

L'occasion est une chose, l'action en est une autre. Le destin me tendait des perches sans fin. Il fallait quand même les saisir. Venait toujours le moment terrible où le sympathique voisin de palier, l'auteur d'une patience infinie, le passager de bus providentiel, se départissait un peu de sa nonchalance, et en venait aux faits précis. Chaque fois que possible, j'ai brûlé les étapes. À peine les présentations faites, je me déclarais. J'invitais à dîner à contretemps, d'un air distrait, pressé, fébrile et même un peu hagard. Je laissais entrevoir les abîmes sans fin de ma convoitise avec une certaine bénignité.

Les femmes étaient mes complices involontaires.

Aussitôt que l'impérieux géant au gros ventre, dont les genoux touchaient leurs genoux, s'était mis à leur parler de leur corps sur un ton quand même confidentiel, elles haussaient les épaules ou éclataient de rire. Je ne devais pas les prendre pour des imbéciles. Elles voyaient à qui elles avaient affaire. Mes manières à deux vitesses pouvaient marcher avec des idiots natives. Avec elles, quand même pas.

Celles qui, aussitôt après cette mise au point, essayaient de savoir si j'étais vraiment comme ça avec tout le monde, étaient perdues. La réponse s'imposait. C'est elles qui sans le vouloir m'avaient séduit. Je ne

voyais plus qu'elles. Je les regardais, je touchais leur main, en tremblant.

Dans ma passion d'entrer un instant dans leur vie, de les connaître au plus près, il y avait autre chose que le désir : la curiosité.

J'ai toujours aimé découvrir de l'intérieur l'existence de femmes devenues intimes : leur métier, leur maquillage, leurs dessous, leur mode d'existence, leurs photos de vacances, leur langue natale.

J'ai usé de la sexualité pour m'introduire par effraction là où je n'étais pas attendu. J'ai recueilli des renseignements cachés par brassées centrifuges. Rentré chez moi, les yeux fermés, je les reclassais.

Au fond si je mène ce récit jusqu'au bout, ce sera un roman *d'espionnage*.